

LA GRANDE GUERRE EN FINISTÈRE

La Première Guerre mondiale est connue comme la guerre des tranchées, creusées sur plusieurs centaines de kilomètres à l'est de la France. Tout comme le reste du pays, la Bretagne est affectée par le conflit.

La mobilisation des hommes dans l'Infanterie et la Marine bouleverse la vie à l'arrière. Dans les campagnes et dans les villes, les femmes, les anciens et les enfants jouent un rôle essentiel et participent à l'effort de guerre.

Loin du front terrestre, la Bretagne est au cœur du front naval. Les côtes du Finistère sont protégées des redoutables sous-marins allemands. Et c'est majoritairement à Brest que débarquent les troupes américaines en 1917.

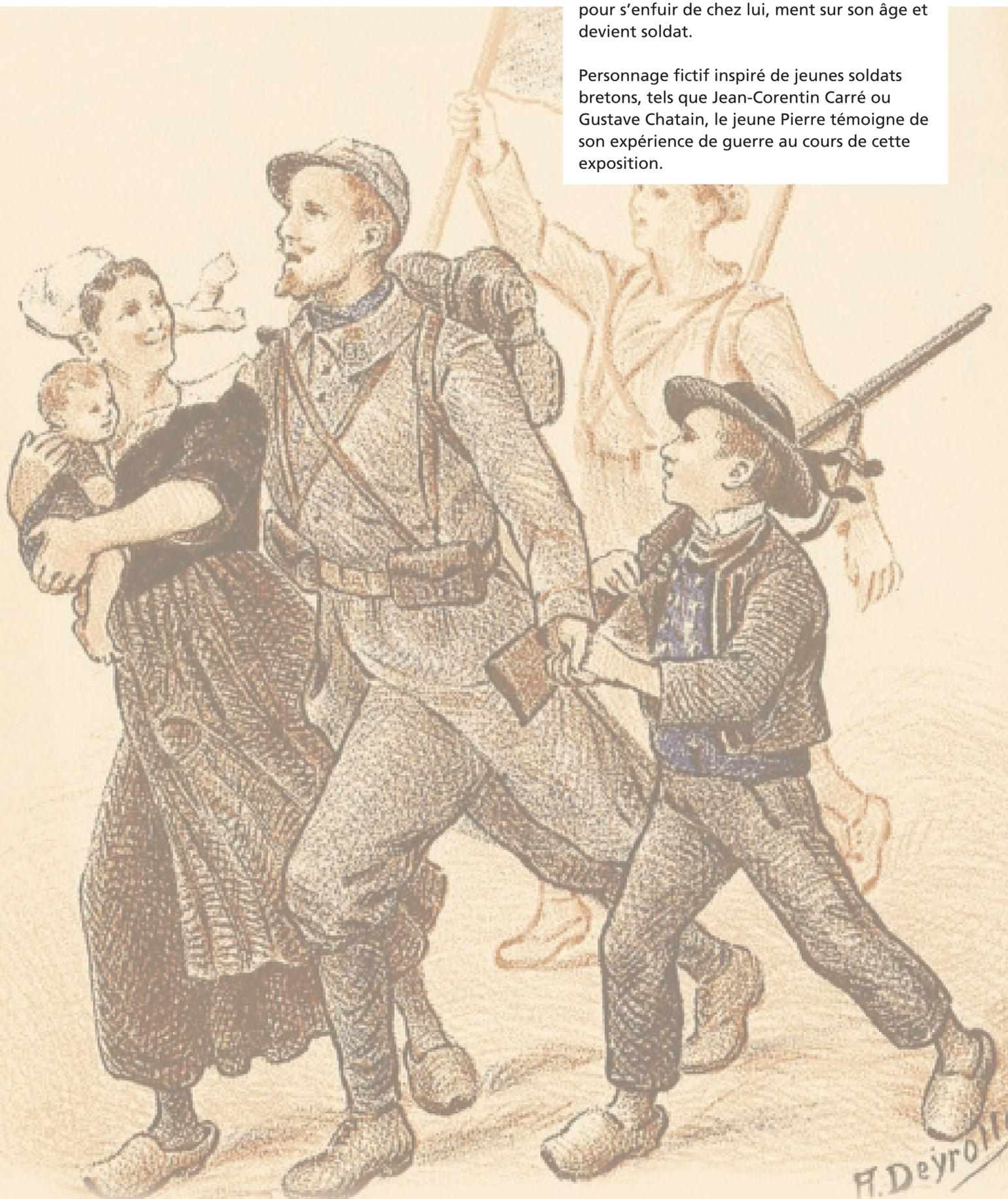
Comment le Finistère s'est-il inscrit dans l'effort de guerre ? Quelles traces gardons-nous aujourd'hui de la manière dont les Finistériens ont vécu la Grande Guerre ?



LA PETITE HISTOIRE DE PIERRE LE BIHAN, ENFANT SOLDAT

Témoin du départ de son père et de son frère, Pierre Le Bihan, 15 ans, originaire de la commune de Saint-Jean-du-Doigt, veut aller combattre. Il n'a pas alors l'âge requis pour s'engager : 17 ans. Il se débrouille cependant pour s'enfuir de chez lui, ment sur son âge et devient soldat.

Personnage fictif inspiré de jeunes soldats bretons, tels que Jean-Corentin Carré ou Gustave Chatain, le jeune Pierre témoigne de son expérience de guerre au cours de cette exposition.



L'ENTRÉE EN GUERRE

UN CONTEXTE GÉOPOLITIQUE SOUS TENSION



À la fin du XIX^e siècle, les rivalités coloniales et la montée des nationalismes ravivent les tensions en Europe. L'assassinat de l'archiduc d'Autriche-Hongrie François Ferdinand, à Sarajevo le 28 juin 1914, est l'événement déclencheur de la Première Guerre mondiale. Les deux systèmes d'alliances se font face.

Carte des alliances militaires en 1914.



L'HEURE FATALE

« Elle a sonné le glas de la civilisation... »

L'INSTANT TRAGIQUE

« L'heure est venue... »

Extremes urgences. — Circulaire recommandant l'ordre de mobilisation générale le 23 AOÛT.

« Les journaux évoquent l'attentat. Cependant jusqu'au 23 juillet, la population bretonne est plus préoccupée par les moissons à venir... »

À la Nation Française

« Les journaux évoquent l'attentat. Cependant jusqu'au 23 juillet, la population bretonne est plus préoccupée par les moissons à venir... »

« Les journaux évoquent l'attentat. Cependant jusqu'au 23 juillet, la population bretonne est plus préoccupée par les moissons à venir... »



« Ça carillonne dans tous les sens. Mobilisation générale ! J'ai un peu peur, mais cette guerre ne se fera pas sans moi. Et puis, on sera rentré pour la fin des moissons. »

LA CRISE DIPLOMATIQUE ET LA GUERRE

Les journaux évoquent l'attentat. Cependant jusqu'au 23 juillet, la population bretonne est plus préoccupée par les moissons à venir. L'ordre de mobilisation des soldats est annoncé dans le journal et placardé sur les murs des mairies le 1^{er} août...

Une du journal *Le Finistère* annonçant la guerre, 8 août 1914. (Archives départementales du Finistère, 4 Mi 21)

LE DÉPART AU FRONT



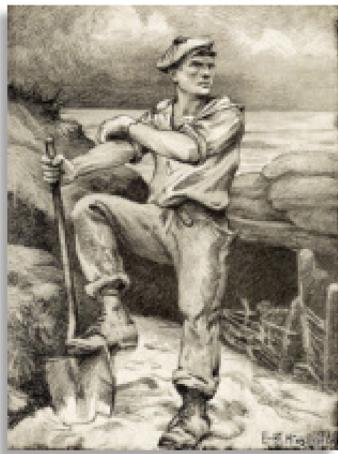
Les soldats bretons rejoignent leur caserne avant de prendre le train qui les emmènera sur le front. Surpris et inquiets, ils espèrent une victoire rapide pour rentrer à temps et achever les travaux agricoles.

Photographie d'un départ en gare de Pleyben, 4 août 1914. (Archives départementales du Finistère, 2 Fi 162 131)

Départ d'hommes entassés dans des wagons à bestiaux en gare de Pleyben, 3 août 1914. (Archives départementales du Finistère, 2 Fi 162 130)



LES COMBATS AU FRONT



L'EXPLOIT DES FUSILIERS BRETONS À DIXMUDE

Entre le 16 octobre et le 15 novembre 1914, la brigade de fusiliers marins à 90 % bretonnes commandée par l'amiral finistérien Pierre Ronarc'h résiste à Dixmude, dans les Flandres belges, à une offensive allemande massive : 10000 soldats alliés contre 50000 Allemands. La résistance acharnée des « pompons rouges » permet de stopper les Allemands. Elle forge la légende des fusiliers marins.

« Fusilier marin dans une tranchée ». Ce dessin de propagande rappelle la participation des fusiliers marins sur le front terrestre. (Archives départementales du Finistère, 1 M 342)



UN QUOTIDIEN DIFFICILE

La pluie, la boue, les rats, les poux compliquent la vie des soldats. En dehors des combats, la vie quotidienne s'organise autour de la surveillance des postes de guet, des patrouilles de reconnaissance, du ravitaillement et de l'entretien des armes, en attendant la relève.

Les soldats finistériens côtoient des soldats des colonies dans les tranchées. Collection Le Grand, Quimper (Archives départementales du Finistère, non coté)



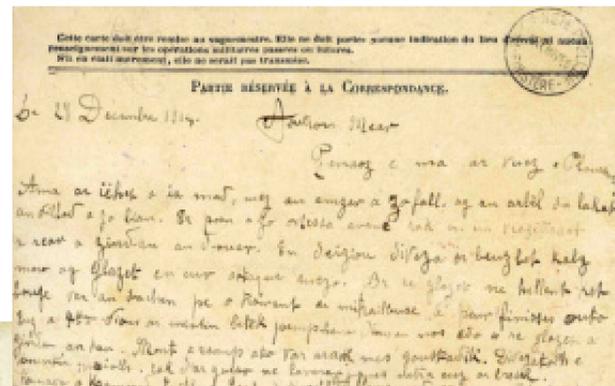
« On en a vu du pays, des cadavres aussi ! Désormais, on est coincé dans l'hoïau avec les hoches en face. On sera pas rentré pour Noël ! »

S'OCCUPER DANS LES TRANCHÉES

Pendant les longues journées, les soldats transforment des débris de guerre en objets décoratifs tels que des coupe-papier, des cannes en bois, des munitions gravées ou sculptées... Certains participent à la rédaction de journaux de tranchées où ils proposent un regard décalé sur le conflit. Un véritable langage de la guerre naît petit à petit au sein des tranchées : plusieurs dictionnaires seront publiés au sortir du conflit comme *Le Poilu tel qu'il se parle* en 1919, du linguiste-soldat originaire de Brest, Gaston Esnault.

« Les Pouilleux », caricature du journal de tranchées *Le Front*, 16 août 1916. (Archives départementales du Finistère, 97 J 140)

Journal *Le Front*, montrant la réalité des postes avancés. Derrière l'aspect satirique du dessin, la mort de l'ennemi est montrée. (Archives départementales du Finistère, 97 J 140)



LES BRETONS SUR LE FRONT

Au total, près de 593 000 Bretons sont mobilisés tout au long de la guerre. Au fil des affectations et des batailles, les soldats bretons vont rencontrer des hommes d'origines sociales et géographiques très différentes. Les combattants bretons sont alors perçus comme des soldats courageux et solides.

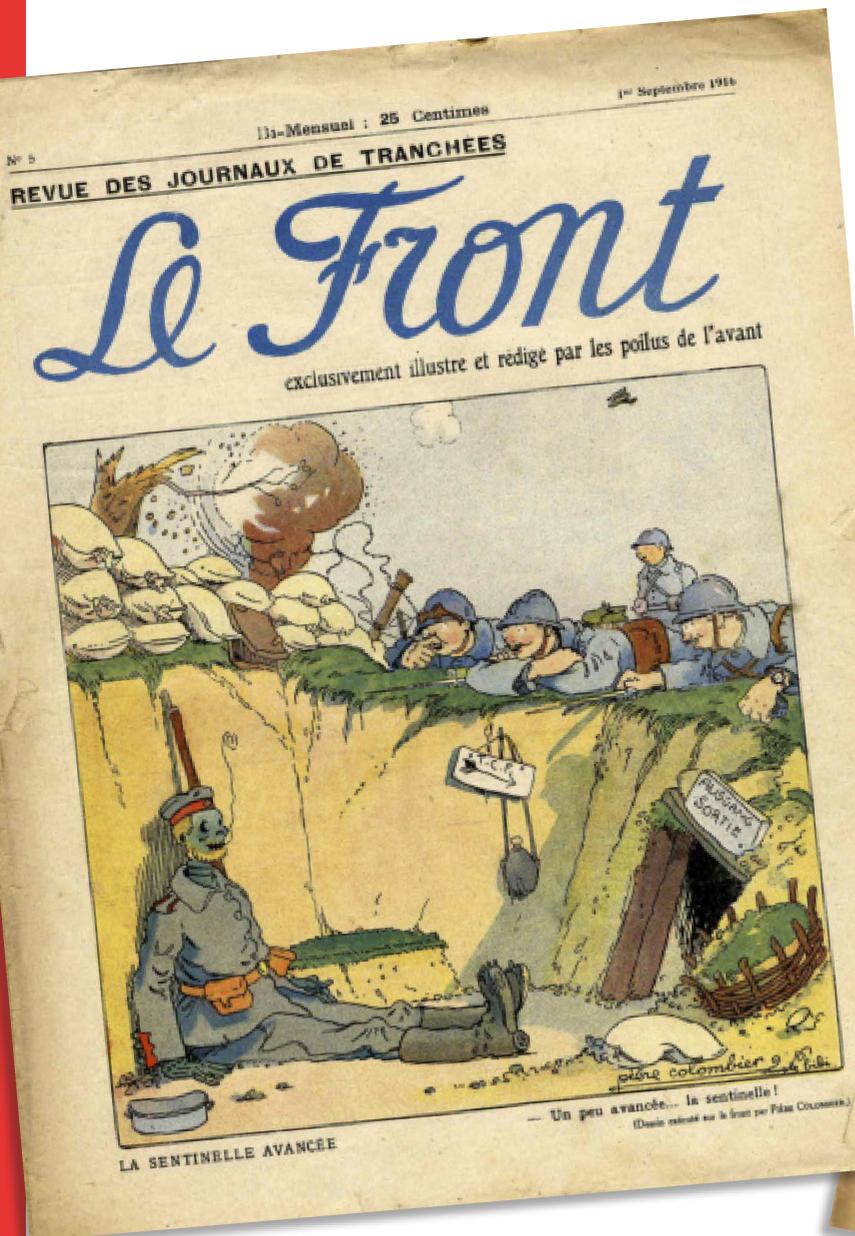
Carte écrite en breton à Pierre Trémintin, maire de Plouescat de 1912 à 1966, 28 décembre 1914. (Archives départementales du Finistère, 104 J 159)



DÈS COMBATS MEURTRIERS DÈS LE DÉBUT

Dès août 1914, le combat fait rage. Les premières batailles des régiments bretons se déroulent en Belgique : à Maissin et à Dixmude. Les armées progressent rapidement : on parle alors de guerre de mouvement. Puis, le conflit s'enlise : c'est la guerre de position. Les soldats s'enterrent dans les tranchées sur 750 km de la Suisse à la Mer du Nord.

Carte postale montrant une tranchée en Champagne où étaient envoyés les régiments bretons. (Archives départementales du Finistère, 170 J 129)



LA MARINE ET LE FRONT NAVAL



« J'ai croisé des marins de Ronarc'h. De vrais casse-gueule que ces types là ! Qu'est-ce qu'ils ont pris à Dixmude ! Enfin, c'est toujours mieux de se battre sur terre que sous l'eau dans une boîte de conserve ou tout là-haut, dans un de ces dirigeables ; les peaux d'boucs qu'on les appelle ! »



La Marine nationale a joué un rôle majeur : une nouvelle génération de vaisseaux voit le jour, à l'image de ces sous-marins qui utilisent à la fois le diesel (en surface) et l'électricité (en plongée).

Sous-marin à propulsion diesel-électrique.
(Archives départementales du Finistère, 2 FI 019 611)

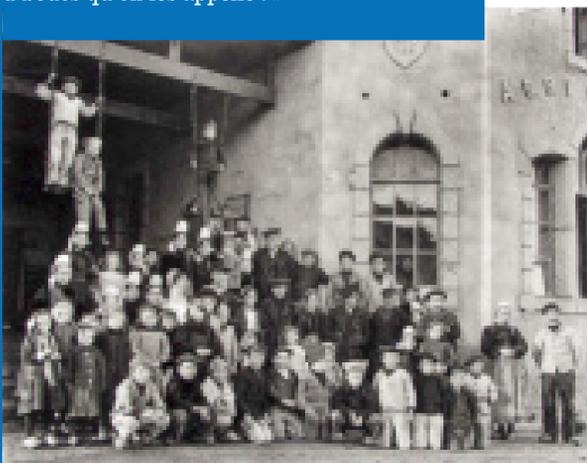
UNE POSITION ÉLOIGNÉE MAIS STRATÉGIQUE

Les ports bretons, situés sur la côte Atlantique, ont une position déterminante. À partir de 1914 débarquent à Brest les soldats alliés, surtout anglais et russes. Essentiels à l'effort de guerre, les métaux (plomb, cuivre, acier) y transitent aussi.

Ouverts à l'ouest, ils peuvent accueillir facilement les navires alliés venus des États-Unis à partir de 1917.



Bateau américain échoué sur la plage de Bénodet en 1918.
(Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)



Marins anglais et enfants à l'abri du marin de Sainte-Marine, 1917-18.
(Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)

LES DÉBUTS DE L'AÉRONAVALE



Prise de guerre américaine : sous-marin allemand capturé au port de Brest (Archives municipales de Brest)

Les sous-marins allemands *U-Boote* coulent environ 300 navires près des côtes bretonnes. La lutte anti-sous-marine est donc une priorité : la Bretagne concentre douze centres pour avions et hydravions, cinq pour ballons captifs et trois pour dirigeables. Celui de Camaret fut très actif : ses 32 hydravions s'illustrèrent dans 21 combats contre des sous-marins. À ces bases françaises, s'ajoutent celles des Américains qui protègent eux-mêmes leurs convois.



Dirigeable au-dessus de la commune de Combrit, provenant de la base de Guipavas.
(Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)



Bigoudène observant un hydravion américain amerrir, 1917.
(Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)



LA PRÉSENCE DE LA GUERRE À L'ARRIÈRE

« Trois camarades, des boueux comme moi, vont revoir la Bretagne. Blessés ! J'espère qu'ils seront mieux soignés qu'ici dans les hôpitaux de l'arrière. Et puis, qu'ils racontent bien aux planqués ce qu'on déguste en première ligne, sous les orages de gros glinglins. »



DES PRISONNIERS ALLEMANDS EN BRETAGNE

Le camp le plus important est celui de l'Île Longue (2 020 internés en quatre ans). Les prisonniers y travaillent, mais y développent aussi une vie culturelle et intellectuelle : de nombreuses pièces de théâtre y sont jouées et des cours variés y sont enseignés (langues, mathématiques...).

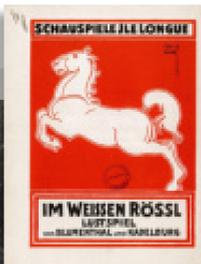
Les conditions de vie en camp sont néanmoins dures; ils sont officiellement dits « de concentration », mais la Croix-Rouge y est présente et la dignité humaine respectée.

Outre les soldats de l'Entente, la Bretagne garde aussi une partie des prisonniers allemands. En Finistère, plusieurs camps sont installés dans la presqu'île de Crozon. Les prisonniers sont employés à travailler dans les ports, les carrières, les usines, les forêts et l'agriculture.

La présence de l'ennemi en Finistère suscite des sentiments contradictoires : curiosité, mais aussi défiance. Il est cependant bien traité : on espère que cette attitude sera répercutée dans le traitement des prisonniers français en Allemagne.



Photographie de groupe de prisonniers allemands, 1918. (Archives départementales du Finistère, 2 Fi 303 B12)



Livret pour l'opérette "Im Weissen Ross" (L'auberge du Cheval Blanc) de Blumenthal et Kaldeburg, jouée au dépôt de l'Île Longue en novembre et décembre 1917. (Archives départementales du Finistère, 9 R 33)

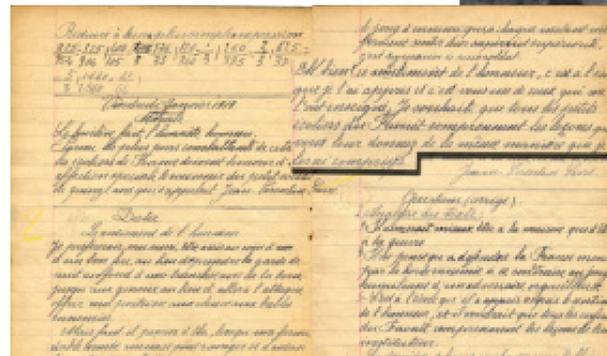


Journal utilisé pour correspondre et échapper à la censure, avec une combinaison de chiffres citée dans les références des produits. (Archives départementales du Finistère, 9 R 32)

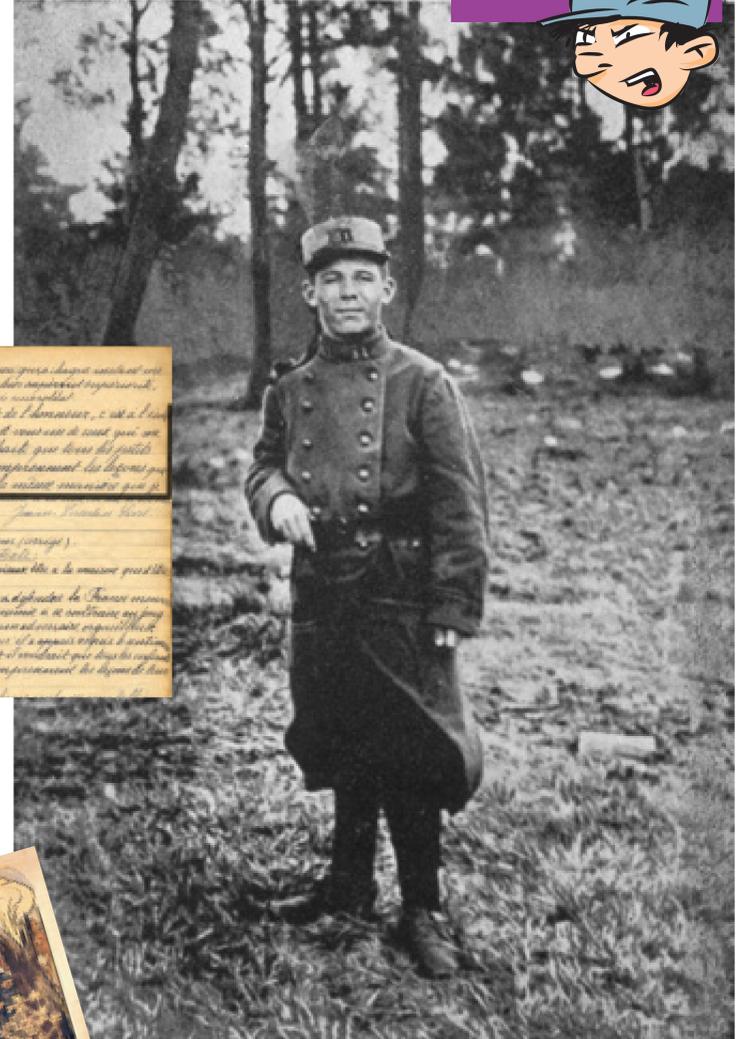
LA MOBILISATION DES ENFANTS

La guerre touche aussi les enfants. Chacun est concerné par la présence d'un père, d'un frère, d'un oncle ou d'un cousin au front. L'école elle-même est en guerre : les exercices ont toujours un rapport avec l'actualité de la guerre (leçon de morale, dictée, arithmétique). Le conflit est mis au cœur des enseignements.

Les élèves sont des acteurs de la guerre. Le 10 octobre 1915 est organisée la Journée du Finistère au cours de laquelle les enfants ont pour mission de demander de l'argent dans la rue pour aider les soldats au front. L'argent collecté permet de financer un centre de rééducation pour soldats blessés.



Cahier de Stanislas Tréguier de l'école communale de Saint-Nicolas du Pélem (Côtes-d'Armor) : morale et dictée sur l'histoire de Jean-Coréentin Carré. (Musée de l'école de Bothoa)



Carte postale représentant Jean-Coréentin Carré en uniforme, l'un des plus jeunes héros de guerre. (Musée de l'école de Bothoa)

Carte postale évoquant la Journée du Finistère du 10 octobre 1915. (Archives départementales du Finistère, 111 J 386)

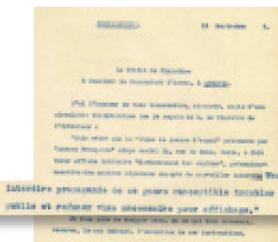
Affiche de Victor Prouvé de 1919 commandée par le Ministère de l'Instruction publique. Jean-Coréentin Carré est représenté en soldat de l'infanterie montant à l'assaut. Les enfants lisent, sur les bancs de l'école, la lettre qu'il a adressée à son instituteur. (Musée de l'école de Bothoa)

LE « BOURRAGE DE CRÂNE »

À l'époque, les journaux sont la principale source d'information. Mais c'est une presse sous contrôle où se côtoient la censure et la propagande. Malgré cela, dans certains journaux, la critique reste possible, par exemple pour dénoncer les profiteurs de guerre.

Les exploits de jeunes soldats sont particulièrement mis en avant dans les journaux. Ils sont des exemples à suivre. De jeunes Bretons tels que Gustave Chatain (15 ans) ou Jean-Coréentin Carré (15 ans) deviennent ainsi de véritables héros qui alimentent la propagande patriotique.

« Ceux qui s'en f... ». Cette caricature du journal La Baïonnette critique les hommes politiques qui s'enrichissent grâce à la guerre. (Archives départementales du Finistère, 97 J 139)



Note du Ministère de l'Intérieur demandant au préfet du Finistère l'interdiction d'une affiche par peur de troubles à l'ordre public. (Archives départementales du Finistère, 1 M 278)

LES BLESSÉS SOIGNÉS EN BRETAGNE

Durant le conflit, la Bretagne est une région privilégiée pour le soin des blessés. Plusieurs types d'hôpitaux sont alors mis en place, dans des églises, des écoles, ou encore chez des particuliers, dans des manoirs ou des villas. Des femmes s'engagent alors comme bénévoles au chevet des soldats. Au total, près de 800 000 blessés sont soignés dans les 273 hôpitaux de la région.



Photographie des blessés de l'hôpital 22 bis à l'Usine Billette-Gujan-Mestras de Concarneau, 1914-1916. (Archives municipales de Concarneau)

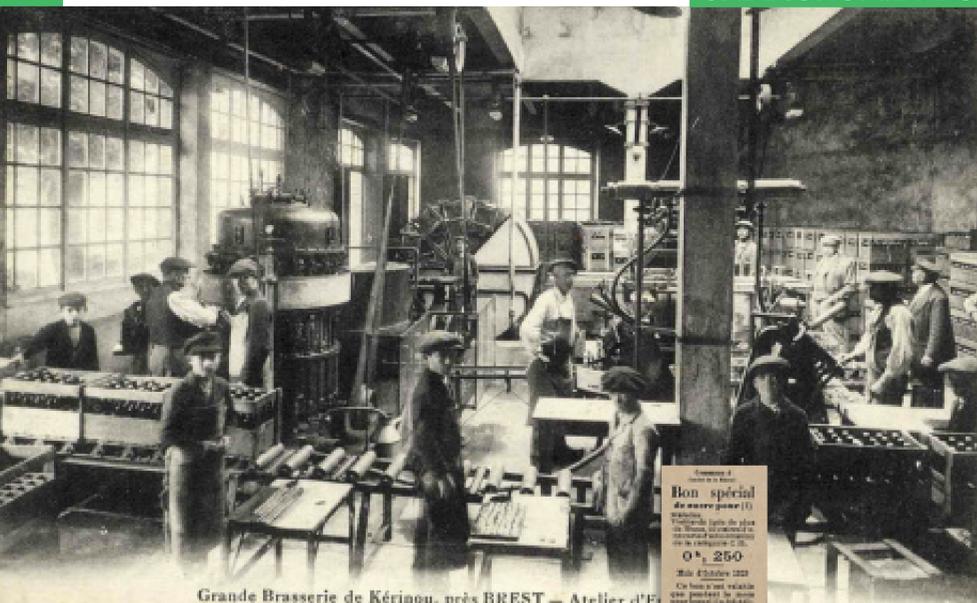


UNE SOCIÉTÉ BOULEVERSÉE



« Ma p'tite Mère, j'ai bien reçu ton dernier colis. Il a bien amélioré l'ordinaire. Si le trainard ne perd pas ma lettre et que tu la reçois bientôt, sache que mon secteur est plutôt calme et que je me porte bien. »

UNE ÉCONOMIE DE GUERRE



Grande Brasserie de Kériou, près BREST – Atelier d'Em-



La guerre a un impact direct sur le domaine agricole, base de l'économie bretonne. L'agriculture permet de ravitailler les villes mais aussi les soldats au front. Sans être affamée, la Bretagne est néanmoins touchée par la pénurie de produits de première nécessité comme le sucre, le sel, le bois... Un rationnement est alors établi grâce à des tickets, afin que chaque civil puisse bénéficier de ces produits.

Atelier d'embouteillage de la Grande Brasserie de Kériou à Brest.
(Archives départementales du Finistère, 104 J 159)
Bons spéciaux de sucre pour le mois d'octobre 1919.
(Archives départementales du Finistère, non coté)

DE NOUVELLES RELATIONS

L'absence des hommes rend difficile les échanges. Ainsi, les lettres deviennent le meilleur moyen d'obtenir des nouvelles, du front comme de l'arrière. En moyenne, chaque soldat écrit environ une lettre par jour. Dans leurs courriers, ils rassurent leurs proches, omettant les éléments les plus macabres afin de ne pas être censurés. Pour les poilus qui n'ont plus de famille, des bénévoles acceptent de correspondre avec eux. On les appelle les marraines de guerre.

Carte postale montrant le réconfort apporté aux soldats par la réception de leurs colis, 1916.
(Archives départementales du Finistère, 170 J 201)

Portrait d'une femme et de ses deux enfants, en costume du dimanche, venant de recevoir une lettre du mari au front.
(Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)



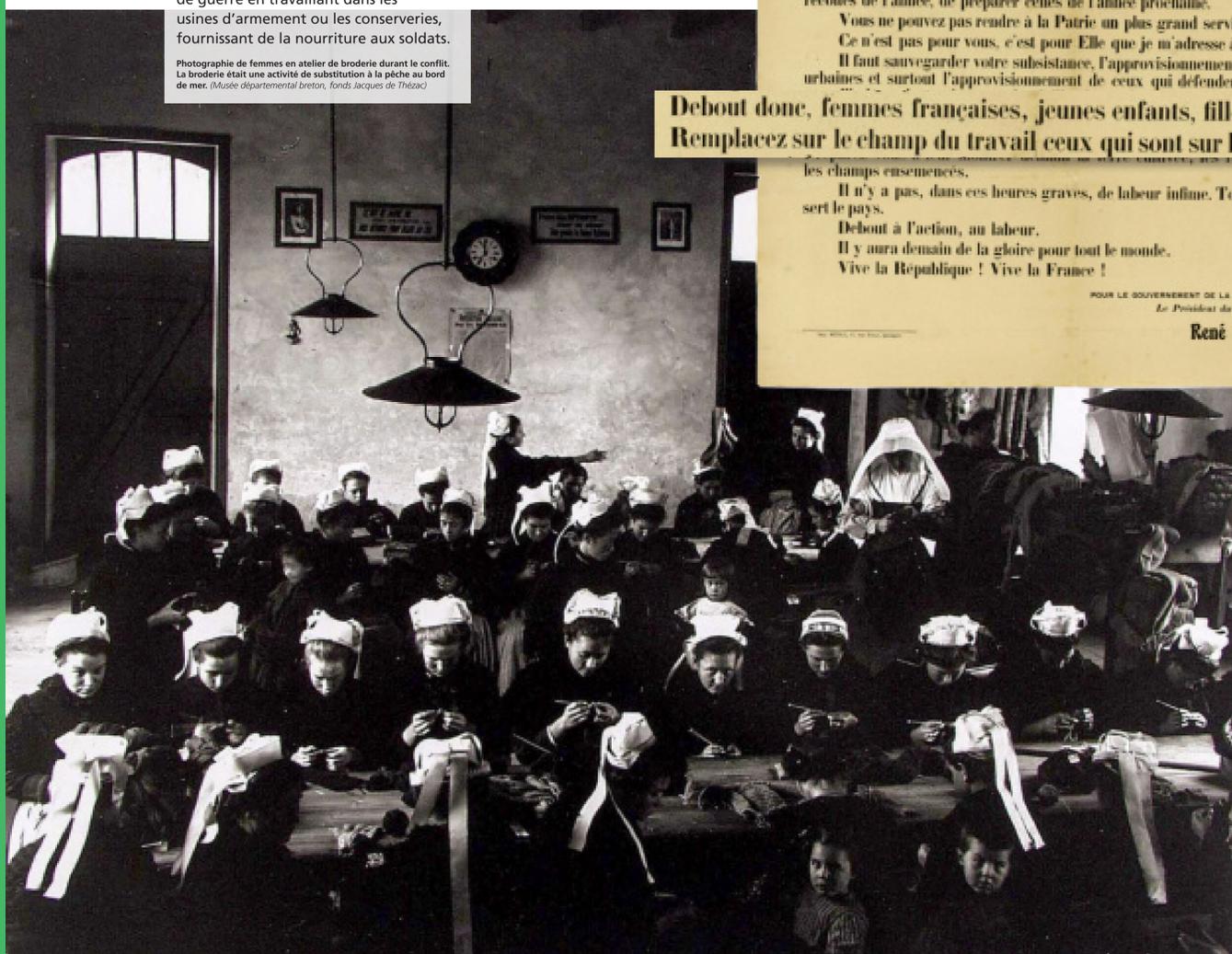
Voyez avec quel visage nous recevons les colis

LA NOUVELLE PLACE DES FEMMES

Les hommes partis se battre au front, les femmes doivent travailler afin de faire vivre leur famille. À la campagne, elles remplacent les hommes et assument les travaux agricoles. Des allocations militaires leur permettent d'embaucher une main-d'œuvre manquante. En ville, elles participent aussi à l'effort de guerre en travaillant dans les usines d'armement ou les conserveries, fournissant de la nourriture aux soldats.

Affiche lançant un appel « aux femmes françaises ».
(Archives départementales du Finistère, 1 M 287 6)

Photographie de femmes en atelier de broderie durant le conflit. La broderie était une activité de substitution à la pêche au bord de mer. (Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

AUX FEMMES FRANÇAISES

La guerre a été déclenchée par l'Allemagne, malgré les efforts de la France, de la Russie, de l'Angleterre, pour maintenir la paix.

A l'appel de la Patrie, vos Pères, vos Fils et vos Maris se sont levés et demain ils auront relevé le drapeau.

Le départ pour l'Armée de tous ceux qui peuvent porter les armes laisse les travaux des champs interrompus. La moisson est inachevée. Le temps des vendanges est proche.

Au nom du Gouvernement de la République, au nom de la Nation tout entière, groupée derrière lui, je fais appel à votre vaillance, à celle des enfants que leur âge seul et non leur courage dérobe au combat.

Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes; de terminer les récoltes de l'année, de préparer celles de l'année prochaine.

Vous ne pouvez pas rendre à la Patrie un plus grand service. Ce n'est pas pour vous, c'est pour Elle que je m'adresse à votre cœur.

Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines et surtout l'approvisionnement de ceux qui défendent à la frontière,

**Debout donc, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la Patrie!
Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille.**

les champs ensemenés.

Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur inutile. Tout est grand qui sert le pays.

Debout à l'action, au labeur.

Il y aura demain de la gloire pour tout le monde.

Vive la République! Vive la France!

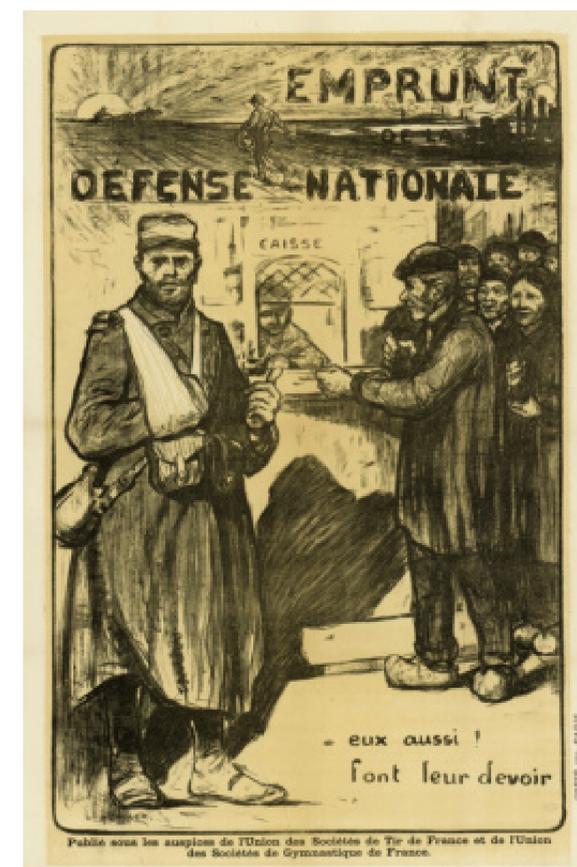
POUR LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE :

Le Président du Conseil des Ministres,

René VIVIANI.

L'ORGANISATION D'UNE NOUVELLE SOLIDARITÉ

Afin d'aider les soldats, de nouvelles mesures sont mises en place. Ainsi, l'Etat mène des campagnes de dons grâce aux souscriptions de bons de la Défense nationale. Tout comme les lettres, les colis envoyés au front sont vitaux pour soutenir le moral des poilus.



Affiche « Emprunt de la défense nationale » appelant à la souscription.
(Archives départementales du Finistère, 1 M 285 2)



BREST, VILLE CARREFOUR

Pendant la Première Guerre mondiale, Brest devient une ville stratégique. Elle est le lieu de débarquement de nombreux alliés.

UN CARREFOUR DE NATIONALITÉS

Les ports bretons sont un important lieu de passage pour les alliés, et Brest n'y fait pas exception. Le port accueille, en 1916, 30000 Russes allant vers le front champenois. Des soldats portugais et polonais passent également par Brest.



Arrivée à Brest de soldats portugais venant du port de commerce. (Archives municipales de Brest)



Prise d'armes des troupes russes devant la Chambre de commerce avec une revue des hommes. (Photographie sur plaque stéréoscopique, Archives municipales de Brest)

Dans la ville portuaire travaillent aussi des ouvriers kabyles, chinois et vietnamiens. L'animation entraînée par ces passages participe aussi du dynamisme économique de la ville. Des matériaux et des denrées sont transportés sur les bateaux alliés.

LES AMÉRICAINS À BREST

Les Brestoïss accueillent chaleureusement les soldats américains, par des fêtes et des rassemblements lors des 4 juillet 1917 et 1918. Une belle fraternisation se met en place, même si après la victoire, l'enthousiasme est moins important : il est temps pour les Américains de rentrer chez eux...

Vue de l'arche d'entrée en bois signalant le camp américain de Pontanézen, Brest. (Archives municipales de Brest)

Soldats américains prêts au départ sur le port de Brest. (Photographie sur plaque de verre stéréoscopique, Archives municipales de Brest)



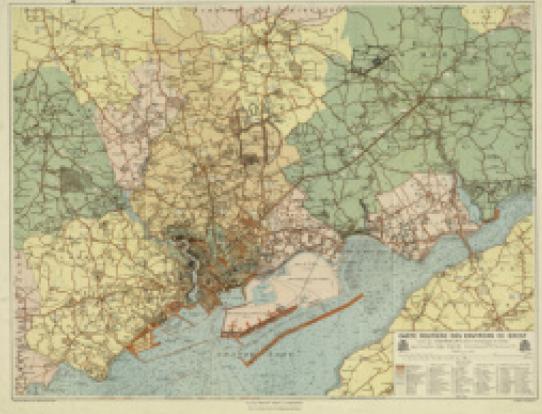
« J'ai enfin lâché mon pot de chambre de dessus la tête. La perm' à Brest, c'est le grand air ! C'est fou, on a l'impression que le monde entier s'est réuni ici pour botter les fesses aux Fritz ! »



LES AMÉRICAINS EN FINISTÈRE

Les Américains entrent en guerre le 6 avril 1917. Lorsqu'ils débarquent en France, ils apportent avec eux des hommes, du matériel moderne, et aussi un regain d'espoir pour les Alliés.

UN ACCUEIL ENTHOUSIASTE



Carte routière des environs de Brest en 1919. On y retrouve les délimitations du camp américain de Pontanézen. (Archives municipales de Brest)
Aménagement du camp de Pontanézen près de Brest : vue du camp, des tentes collectives. (Archives municipales de Brest)

Dès juin 1917, les Américains débarquent à Nantes et Saint-Nazaire. Mais c'est le port de Brest qui devient rapidement le principal port de débarquement des troupes américaines. Près de 800 000 soldats arrivent en France par Brest durant le conflit.

Plusieurs camps sont installés, le plus important étant celui de Pontanézen. 80 000 soldats y séjournent, contre 65 000 habitants à Brest. Cette nouvelle population stimule l'activité économique de la ville.



BREST : PREMIÈRE ESCALE DU JAZZ EN FRANCE ?

Parmi les soldats qui débarquent en France se trouve un régiment exclusivement composé d'Afro-Américains. L'armée américaine applique la ségrégation de couleur. Ces hommes sont affectés à des tâches de manutention, de construction des camps, de ravitaillement. Ils combattent ensuite aux côtés des soldats français. Le 369^e régiment d'infanterie constitue l'un

des plus grands brassbands (orchestre de jazz) jamais réunis, dirigé par James Reese Europe. Le régiment joue de nombreux concerts pour divertir les soldats : on les surnomme les « Harlem Hellfighters » (« les combattants endiablés d'Harlem »). Brest devient, avec Saint-Nazaire, la terre d'accueil du jazz en France.



DE NOUVELLES RESSOURCES POUR GAGNER LA GUERRE

La puissance industrielle américaine développe considérablement l'effort de guerre à partir du Finistère. De nombreux hangars sont construits pour pouvoir accueillir les soldats toujours plus nombreux. Les convois sont protégés par des ballons dirigeables des Centres d'Aviation Maritime (CAM) alentour. Plus de 200 000 tonnes de matériel sont acheminées en France par Brest.

Hangars de la base d'hydravions de l'Île-Tudy. (Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)
Camions américains stationnés dans le parc automobile du camp de Pontanézen. (Archives municipales de Brest)
Hydravion américain amerrissant dans l'archipel des Glénan. (Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)

LA VISITE DU PRÉSIDENT WILSON À BREST

L'admiration des Brestois pour les Américains est renforcée lors de la visite du président américain Woodrow Wilson, qui débarque le 13 décembre 1918 à Brest. L'accueil est préparé avec soin : on habille la ville de décorations; les adultes et les enfants sont exemptés de travail pour venir acclamer le président américain. Sa visite est primordiale pour les Brestois, car on imagine à ce moment mettre en place une ligne transatlantique entre Brest et New York.

« Voilà les Américains », affiche nationale de 1917. (Archives départementales du Finistère, 1 M 287)



Marins américains avec des enfants de Sainte-Marine, 1917-1918. (Musée départemental breton, fonds Jacques de Thézac)

Le Président Thomas Woodrow Wilson et son épouse débarquant du navire « George Washington » le 13 décembre 1918. (Archives municipales de Brest)



Wilson affirme son admiration pour l'efficacité et l'utilité montrées par la ville de Brest, son importance dans l'effort de guerre. Le président fera plusieurs passages à Brest, chaque fois acclamé, renforçant les liens entre Français et Américains.



Article du journal Le Finistère relatant la première visite du Président Wilson à Brest. (Archives départementales du Finistère, 4 M 21)



Carte postale de la place du Président Wilson à Brest. Avant la visite du président, ce lieu avait pour nom « Place du Kiosque ». (Archives départementales du Finistère, 2 Fi 19 788)



SE SOUVENIR ET RACONTER LA GUERRE

TÉMOIGNER DU CONFLIT ET ÉVACUER LES TRAUMATISMES



EN LITTÉRATURE

De nombreux récits de guerre sont écrits pendant et après le conflit. Ces romans évoquent les atrocités de la guerre et les traumatismes qui en résultent, au-delà de la propagande patriotique exercée pendant le conflit. Ci-contre se trouvent quatre exemples qui ont marqué l'histoire de la littérature.

Le centenaire de la Première Guerre mondiale occasionne la réalisation de nombreux projets, notamment littéraires. En voici deux exemples. *Au-revoir là-haut* a reçu en 2013 le Prix Goncourt : il évoque les « gueules cassées » et les monuments aux morts. Le roman *Compagnie K* de William March (1933) regroupe les souvenirs de guerre de soldats américains d'une même compagnie.

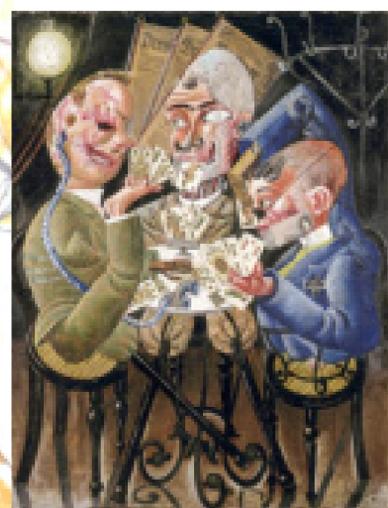
- Henri Barbusse, *Le Feu*, 1916.
- Ernst Jünger, *Orages d'acier* (In *Stahlgewittern*), 1920.
- Roland Dorgelès, *Les croix de bois*, 1919.
- Erich Maria Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau* (In *Westen nichts Neues*), 1929.
- William March, *Compagnie K*, 2013.
- Pierre Lemaître, *Au revoir là-haut*, 2013.

EN PEINTURE



Le peintre breton Mathurin Méheut (1882-1958) se bat en première ligne dans les tranchées. Il livre un témoignage détaillé de la vie quotidienne des poilus. Côté allemand, des artistes mobilisés dépeignent aussi la guerre : le peintre expressionniste Otto Dix (1891-1969), traumatisé par son expérience, montre l'absurdité des combats au front ou les « gueules cassées » au retour de la guerre.

Mathurin Méheut, *Guetteur et dormeurs*, vers 1914-15, Musée Mathurin Méheut.



Otto Dix, *Invalides de guerre jouant aux cartes*, 1920, huile sur toile, 110x87 cm, collection particulière.

CINÉMA : LA REDÉCOUVERTE DE THÈMES OUBLIÉS

Les Fragments d'Antonin raconte l'histoire d'un instituteur traumatisé psychologiquement par la guerre : incapable de regarder les gens en face, il tremble en permanence. Pour beaucoup d'hommes, le retour à la vie normale s'est soldé par des crises similaires, même s'ils avaient tenu pendant le conflit.

Gabriel LE BOMIN, *Les Fragments d'Antonin*, 2005.

Si les romans racontent l'expérience du front et des combats, certains réalisateurs de cinéma, à partir des années 1970, décident d'élargir le champ des sujets et de parler de thèmes en marge, peu traités auparavant. Le film *Johnny got his gun* (réalisé par Dalton Trumbo en 1971) est un des premiers films à aborder le sujet des « gueules cassées » : la tragédie d'un homme mutilé, en proie à un désespoir terrible face à son impuissance et son incapacité à vivre normalement.

Capitaine Conan raconte l'histoire d'un soldat breton parti sur le front oriental : le retour en Europe de l'ouest et à la vie civile s'avère impossible pour cet homme.

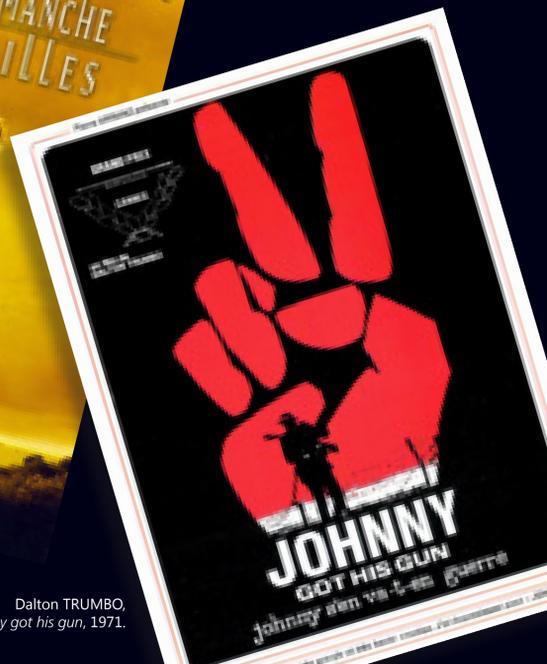
Bertrand TAVERNIER, *Capitaine Conan*, 1996.

Un long dimanche de fiançailles relate l'histoire d'une jeune femme partie sur les traces de son fiancé disparu durant la guerre. Le film a été tourné en partie à Locronan et dans le Trégor.

Jean-Pierre JEUNET, *Un long dimanche de fiançailles*, 2004.



Dalton TRUMBO, *Johnny got his gun*, 1971.



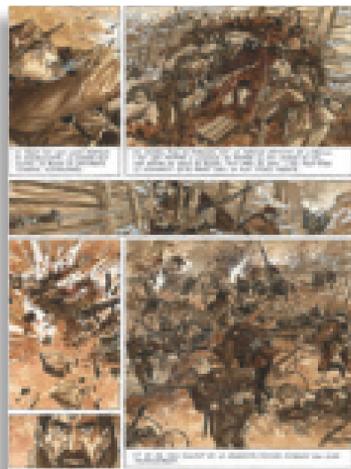
SE SOUVENIR ET RACONTER LA GUERRE

UNE RÉALISATION CONTEMPORAINE : LA GUERRE DANS LA BANDE-DESSINÉE DE KRIS ET MAËL

Réalisés par le scénariste brestois Kris et le dessinateur Maël, les quatre tomes de la bande dessinée *Notre mère la guerre* proposent une immersion au coeur de la Grande Guerre sur fond d'enquête policière. Les tranchées, les conditions de vie, mais aussi les violents combats y sont retranscrits de manière réaliste. Les auteurs s'appuient sur un considérable travail de recherche documentaire et iconographique pour restituer les conditions de vie dans les tranchées, les violents assauts lors des attaques.

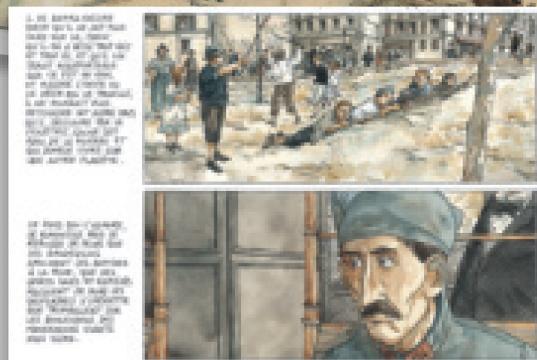


©Kris, Maël, *Notre mère la guerre*, T.1, éd Futuropolis, 2009.



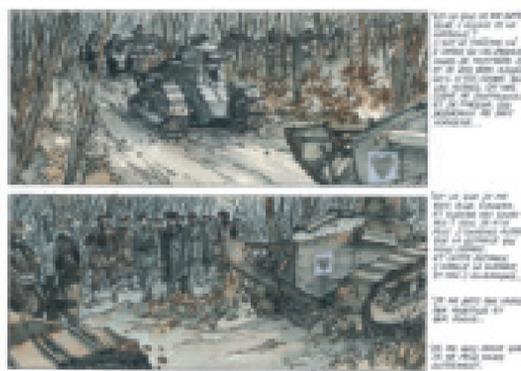
©Kris, Maël, *Notre mère la guerre*, T. 2, éd Futuropolis, 2010.

Les soldats s'élançant au combat, guidés par Marianne. L'extrait ci-dessous montre à quel point la violence des combats terrifie les hommes qui, au début de la guerre, portaient pourtant vaillants.



©Kris, Maël, *Notre mère la guerre*, T.3, éd Futuropolis, 2011.

Les jeunes enfants jouent à la guerre dans les terre-pleins de la ville... La guerre est-elle aussi un jeu d'adultes?



©Kris, Maël, *Notre mère la guerre*, T. 4, éd Futuropolis, 2012.

Le dessinateur Maël s'est inspiré de nombreuses photos d'époque pour détailler ses dessins. Les premières batteries de chars, par exemple, portaient des marquages inspirés des quatre symboles des jeux de cartes. Cela permettait de les reconnaître sur le champ de bataille et d'identifier leur position.



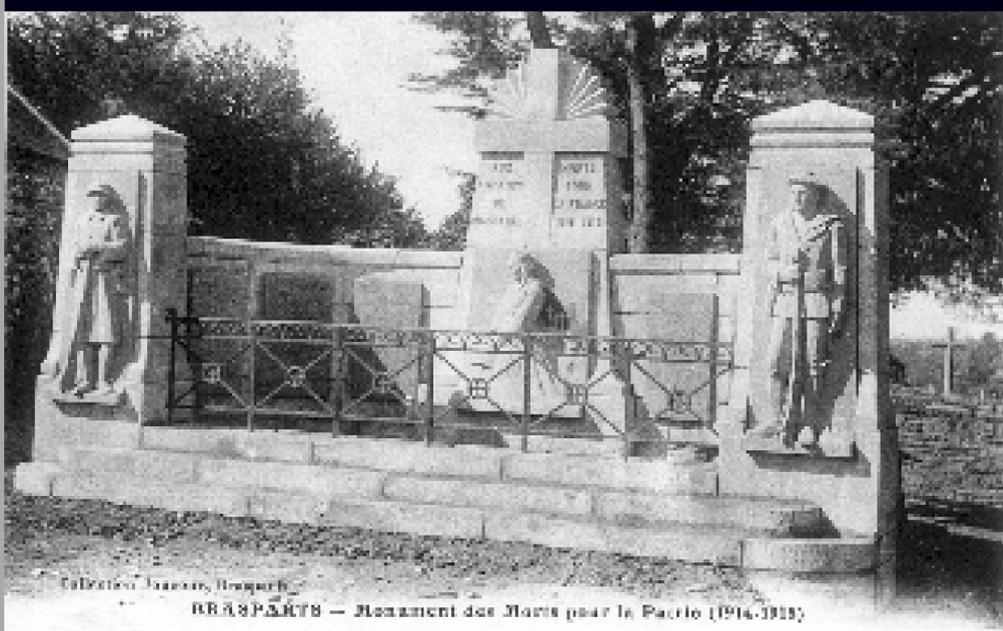
Photo extraite de l'ouvrage *Les chars français au combat 1917-1918* de Bruno Jurkiewicz (Ysec éditions, 2008)



SE SOUVENIR ET RACONTER LA GUERRE

Dans les années 1920, le besoin de se souvenir de ces hommes tués à la guerre amène les conseils municipaux à faire réaliser des monuments pour honorer les morts.

Qu'ils soient ancrés dans une tradition religieuse ou républicaine, ils rendent tous hommage aux « enfants de la commune » tombés pour la France.



Le monument républicain est situé sur la place principale, proche de la mairie et de l'école publique.

Il présente souvent des soldats à l'allure droite et fière avec les symboles du guerrier : ancre de marine, grenade, casque. On n'y observe cependant aucun emblème religieux.

Monument aux morts de la commune de Brasparts. (Archives départementales du Finistère, 2 Fi 16 4)

Le monument calvaire est fréquent dans les communes où la pratique religieuse est forte. Situé dans le cimetière ou près de l'église, il associe foi religieuse et amour de la patrie avec des symboles chrétiens. Il est ici surmonté d'une croix et porte l'inscription « Dieu et Patrie ». La Croix de guerre rappelle le sacrifice des soldats pour leur pays.

Monument aux morts de la commune de Mespaul. (Archives départementales du Finistère, 2 Fi 148 2)

Monument aux morts de la commune de Pleyben. (Archives départementales du Finistère, 2 Fi 162 25)



Les monuments patriotiques représentent des héros historiques, la figure du poilu ou encore des scènes guerrières. Le poilu porte le drapeau français replié. La tête en arrière, les genoux qui s'affaissent montrent qu'il vient d'être mortellement touché au combat. Sur l'obélisque, la croix chrétienne suggère que l'âme du soldat est recueillie par l'ange au sommet de la sculpture. La palme de la victoire signifie que son sacrifice n'est pas vain : la France sort victorieuse de ce conflit meurtrier.

Le monument en « arc de triomphe » se trouve souvent à l'entrée des cimetières.

Il associe le patriotique au funéraire.

Des obus jalonnent le fronton du monument.

Monument aux morts de la commune d'Elliant. (Archives départementales du Finistère, IC 63 03)



SE SOUVENIR ET RACONTER LA GUERRE

UN SCULPTEUR BRETON : RENÉ QUILLIVIC

Né en 1879, le sculpteur René Quillivic est originaire du Finistère. La Bretagne inspire fortement son œuvre. Ses sculptures sont marquées par des thématiques régionales, telles que la mer, les bateaux et les petits ports. Il consacre sa carrière en grande partie à l'édification de nombreux monuments aux morts bretons. Il apporte un regard nouveau en évoquant les victimes par l'expression de la douleur d'un proche. René Quillivic décède en 1969 à Paris.



Face à la mer, ce monument rend un hommage national aux nombreux marins morts sur le front naval.

Monument aux morts de la pointe Saint-Mathieu dans la commune de Plougonvelin. (Archives départementales du Finistère, 27 Fi 1953)



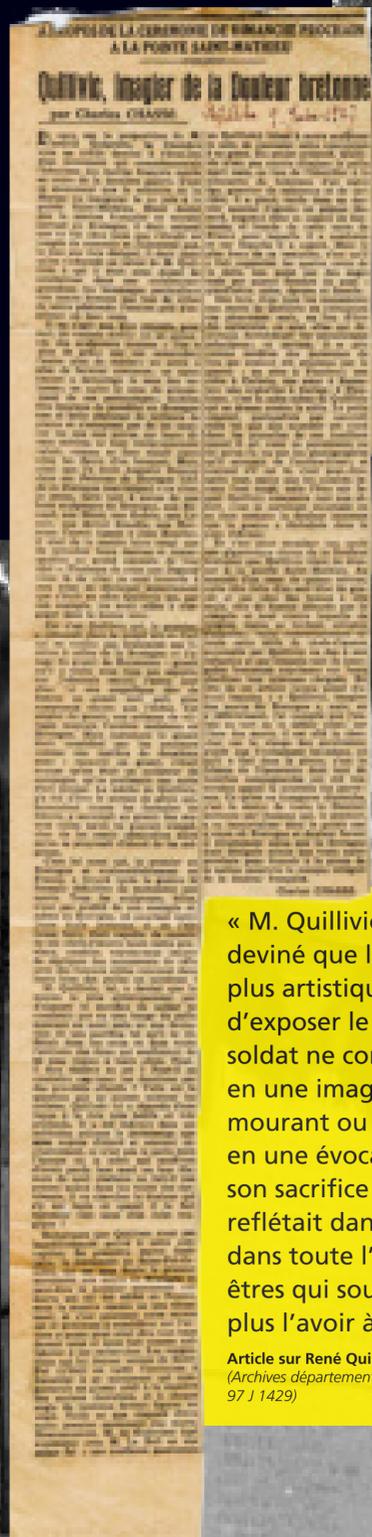
Originaire de Plouhinec, René Quillivic se sert ici de sa mère comme modèle pour incarner la femme en prière.

Monument aux morts de la commune de Plouhinec, 1921. (Archives départementales du Finistère, 21 Fi 647)



Le sculpteur a choisi comme modèle un homme de la commune très éprouvé par le conflit. Représenté en costume traditionnel devant un menhir, Sébastien Le Gouil serre la Croix de guerre : il a perdu trois de ses fils et un gendre.

Monument aux morts de la commune de Plozévet. (Archives départementales du Finistère, 2 Fi 215/8)



« M. Quillivic, lui, a deviné que le moyen le plus artistiquement pur d'exposer le sacrifice du soldat ne consistait pas en une image du poilu mourant ou mort mais en une évocation de son sacrifice tel qu'il se reflétait dans les yeux et dans toute l'attitude des êtres qui souffraient de ne plus l'avoir à leurs côtés. »

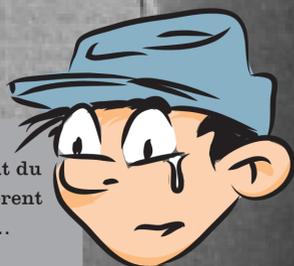
Article sur René Quillivic par Charles Chassé. (Archives départementales du Finistère, 97 J 1429)



René Quillivic représente Marie-Jeanne Kerangel portant le deuil de trois fils. À elle seule, elle symbolise la souffrance des familles des 219 noms gravés dans le granit.

Monument aux morts de la commune de Fouesnant. (Archives départementales du Finistère, 21 Fi 356)

« Tous ces noms sur le monument du village. Et les enfants qui énumèrent en disant : Mort pour la France... J'savais même pas que certains copains y avaient eu le droit... »



«GARDIENNE DU SOUVENIR»

Le deuil plus que l'exaltation patriotique (*Pierre Lenoir, 1923*)

Monument aux morts de la commune de Penmarc'h Saint-Guérolé. (Archives départementales du Finistère)

La cape de laine noire :
symbole du deuil des
veuves bretonnes.



«GARDIENNE DU SOUVENIR»

Le deuil plus que l'exaltation patriotique (*Pierre Lenoir, 1923*)

Monument aux morts de la commune de Penmarc'h Saint-Guérolé. (Archives départementales du Finistère)

Le granit :
emblématique de la
Bretagne, c'est un
matériau robuste
qui fixe le souvenir
dans l'éternité.



«GARDIENNE DU SOUVENIR»

Le deuil plus que l'exaltation patriotique (*Pierre Lenoir, 1923*)

Monument aux morts de la commune de Penmarc'h Saint-Guérolé. (Archives départementales du Finistère)



La tête penchée matérialise la douleur du deuil.

«GARDIENNE DU SOUVENIR»

Le deuil plus que l'exaltation patriotique (*Pierre Lenoir, 1923*)

Monument aux morts de la commune de Penmarc'h Saint-Guérolé. (Archives départementales du Finistère)



«Vos noms
à jamais gravés
dans nos coeurs »

Le visage fermé
marque la souffrance
provoquée par la
guerre.

Les mains croisées :
une douleur contenue.

La dédicace du monument
aux morts : un message
patriotique.